

ETC

Éthique ou beauté

Suzanne Foisy

Art et éthique
Numéro 16, automne 1991

URI : id.erudit.org/iderudit/35909ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC

ISSN 0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Foisy, S. (1991). Éthique ou beauté. *ETC*, (16), 26–30.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

DOSSIER THÉMATIQUE

ÉTHIQUE OU BEAUTÉ ?



Photo : William Vazan

William Vazan, *Wavings*, Grange Park (Toronto), 1980-1981. Craie sur gazon.

Echec de la modernité : elle ne peut puiser en elle-même ses propres critères critiques, nous disait à la mi-siècle l'école de Francfort. Dans les domaines extra-esthétiques, on demande actuellement un débat sur les principes qui doivent orienter un projet commun. Dans l'usage contemporain, le mot *éthique* est préféré au mot *morale*, pour indiquer le besoin de mener, « par-delà bien et mal », une recherche approfondie sur les normes de l'action. Les uns souhaitent un « renouveau moral » ; d'autres s'interrogent sur les valeurs nouvelles véhiculées par la société postindustrielle. Comment fixer des règles en l'absence de références objectives ou transcendantes ? La vision d'un univers commun a été remplacée par le polythéisme des valeurs propre aux sociétés démocratiques. Désenchantement du monde, avait dit Weber. « Comment penser l'éthique à l'âge de la science ? », demande Apel. « Comment penser l'éthique à l'âge démocratique ? », ajoute L. Ferry. Le progrès ne fait pas progresser, répond Adorno.

L'art est-il en détresse ?

Le monde de l'art contemporain a-t-il ressenti l'échec moderne ? A-t-il besoin de normes éthiques ? J'ai l'impression que le problème ne se pose pas de la même façon dans ce domaine. À vrai dire, l'art traditionnel n'est pas le seul à afficher une dimension éthique et l'art contemporain véhicule des valeurs auxquelles les gens ne sont pas adaptés ou habitués. Sous le qualificatif de « postmoderne », il va même depuis plusieurs années jusqu'à véhiculer de nouvelles façons d'accentuer les mêmes valeurs, d'hybrider d'anciennes et de nouvelles ou d'exhiber le processus créateur ou perceptuel lui-même (Lyotard). Expérience de perception. Esthétisation de la banalité. Réinvestissement d'un ailleurs. Étonnement. Comment fonder une éthique ou parvenir à un consensus sur un certain nombre de valeurs dans une société libre ? Dans le domaine de l'art, on est aussi devant la disparition des repères traditionnels. La tradition prend la forme d'une peinture très académique,

de l'art pompier, d'un retour non critique du paysage ou de la figuration. L'ère moderne est celle dans laquelle les normes morales sont produites par les individus eux-mêmes (Habermas et Ferry). Dans le domaine artistique, c'est le triomphe de l'émancipation de la tradition. Bien sûr, les questions ne paraissent pas aussi urgentes que dans d'autres secteurs de la vie sociale. Mais le problème ressemble à celui de savoir comment, *au nom de quels critères*, on va émettre des règles pour la liberté, la justice et l'équité. On n'est vraisemblablement plus au temps où un sens commun transcendantal authentifiait ce qui allait être une œuvre d'art ou ce qui était déjà une œuvre de la nature (Kant), ni encore à l'ère du consensus où l'on décidera ensemble de ce que sera l'art (Habermas). Mais comment choisir ? Et si l'on choisit la tradition, comment faire pour la réactiver sans y retourner ?

Le moment de l'affirmation et de la conservation de soi d'un art instrumental

Certains collectionneurs se font qualifier de réactionnaires par des critiques d'art parce qu'ils préfèrent un art actuel qui n'entre pas dans la *catégorie* du « contemporain ». Réduire au même l'art actuel et l'art traditionnel témoigne d'un totalitarisme axiologique doublé d'un élitisme très conformiste. L'interdit du traditionnel comme jugement de valeur ! L'art contemporain est un « jugement à la minute » de dire Steiner. Ni source de tradition ni objet de discussion : où est donc sa valeur ? Avant de continuer, je voudrais soutenir une distinction entre l'*art actuel* (ensemble qui englobe toutes les catégories et formes d'art produites actuellement) et la *catégorie art contemporain* (épithète qui qualifie un sous-ensemble de l'art actuel). Au sens philosophique, on entend par le terme *catégorie* un rationalisme qui vise à ensermer la raison dans une armature rigide. Mais il existe un autre genre de rationalisme qui envisage dans la raison moins un ensemble de cadres qu'un dynamisme vivant et changeant. L'essence de l'art n'est pas d'être catégorique mais de refléter la vie. Il témoigne, quel qu'il soit, d'une intelligence toujours en éveil et productrice de nouveauté (même dans ce qui pourrait paraître à première vue comme de la tradition). L'art qui n'entre pas dans la catégorie du contemporain ne se laisse lier par aucun cadre et il progresse parce qu'à la moindre résistance, il n'hésite pas à briser les conceptions ancrées. Ce n'est

pas parce que l'art contemporain intègre le vécu comme élément d'une œuvre d'art qu'il reflète la vie. Un autre aspect du problème de détresse inhérente à l'art contemporain est la *conservation de soi* du théoricien qui affiche une suspension de responsabilité. Je ne parle pas de la suspension essentielle de l'intérêt, de la gratuité, qui définit toute production artistique. Je parle de l'autonomie de la critique (bien que ce phénomène universel se soit quelque peu atténué depuis quelques années : une éthique professionnelle de la critique est-elle en train de se constituer ?). Affirmation de soi, narcissisme de certains critiques. « Raison instrumentale » de l'art contemporain pour reprendre une expression chère à Adorno et à Horkheimer. Paradoxalement, on trouve cette signification dans le monde du « *on heideggérien* » : nous jouissons, lisons, voyons ou jugeons en matière d'art comme on jouit, lit ou juge. Idéologie américaine du contemporain. Beauté des signes, beauté des textes, certes. Mais dangereuse « esthétisation du langage » de la critique comme l'a diagnostiquée Habermas. Bien sûr, on n'est plus au temps où l'on se demandait si l'art devait servir l'idéologie dominante ou la contre-culture. Se référer à la condition postmoderne de Lyotard est en outre dépassé. À propos de Heidegger, P. Lacoue-Labarthe dans *La fiction du politique* mentionnait que parler de « faute » suppose constituée une éthique. Ce qui s'est passé au XX^e siècle a ébranlé l'idée même de l'éthique. Comment juger ? D'où juger ? Après Auschwitz, Adorno nous avait dit que la poésie avait perdu sa raison d'être. C'est le transfert généralisé du quantitatif au qualitatif, l'application sans vergogne de la notion de progrès, qui affecte le plus profondément l'agir humain à l'âge technologique. On a fait la bêtise de faire la même chose dans le domaine de l'art : ce qui donne comme résultat une incongruité. On ne se questionne pas toujours sur la réelle finalité (même simplement esthétique) d'une œuvre d'art (embellir ou étonner ?) car on n'a jamais défini les critères de justification de ce qu'est une œuvre d'art ou de ce qu'on veut que l'art soit ou serve (idéologie ou idéal). La valeur ne se *fonde* plus aujourd'hui sur des critères classiques d'exécution et d'originalité qui ont déjà fait consensus. Enfin, on n'éprouve plus désormais le besoin de sortir quelque chose du néant et on ne se contente pas toujours malheureusement d'esthétiser le non-esthétisable ou le politique. Puisqu'on vit à une ère où personne ne s'entend plus sur quoi que ce soit, le discours va accorder à l'œuvre sa raison d'être : drôle d'éthique professionnelle !

Réification fermée sur le mystère, ouverte sur le linguistique. Mais le commentaire engendrera toujours le commentaire, tandis que l'art est essentiellement questionnement. Une affirmation n'est pas une démonstration, elle pactise, comme dirait l'autre, avec les formes établies. Je ne pense pas que tout cela se passe avec l'accord des agents impliqués.

Une éthique du discours esthétique ?

On vante le temps du jugement, des choix et de la décision. Mais il faut aussi, en temps opportun, savoir les suspendre. Éthique de la responsabilité, de critères et de normes, certes. Mais est-ce suffisant ? Pour Ferry, il y a deux attitudes fondamentales : essayer de réactiver dans la tradition oubliée des normes collectives (c'est l'attitude fondamentaliste) ou se tourner vers l'argumentation éthique du discours émise dans un esprit démocratique (Habermas, Apel, Wellmer et d'autres). Mais il ne faut pas oublier que, dans le domaine des arts, la tradition on la choisit quand même, lorsqu'on décide par exemple de faire travailler le genre paysage en relation avec une photographie. La modernité souffre maintenant de la perte d'un monde commun. Solution : on va se parler. On se parle déjà d'ailleurs. On ne fera plus appel à une instance extérieure pour nous donner un sens. Finie la transcendance. On vient de vivre la transcendance du rhétorique, voici la merveilleuse discussion démocratique. Il existe cependant une différence entre l'argumentation (fidèle au principe moderne de l'autonomie) et l'affirmation brute de certaines finalités. Je crois que l'art de la critique a affirmé l'émergence d'un certain genre, d'un certain type, d'une certaine mode. Il existe plusieurs façons d'argumenter dans le projet d'élaborer un monde commun. L'éthique de la discussion de Habermas-Apel reprend à la tradition kantienne la notion d'universalité pour définir la modernité : on va discuter ensemble d'un projet qui s'adresse au grand public. Mais une fois reconnue l'urgence d'une éthique de la discussion en esthétique (chose que ces théoriciens ne défendent pas encore tout à fait), comment parvenir à un consensus sur des valeurs fondamentales ? L'œuvre peut-elle témoigner d'un choix collectif passé, même si elle ne fait pas présentement consensus ? L'avant-garde projette-t-elle les ententes sociales à venir ? Peut-être bien. Mais encore aujourd'hui la majorité du grand public ne comprend pas qu'une œuvre puisse véhiculer des valeurs autres que des va-

leurs anciennes ou que ses habitudes perceptives. Comité de sages ? En art ? ! Si, sur le plan formel, la discussion est une meilleure solution que de laisser à la violence discursive le soin de traiter du problème, subsiste aussi le problème fondamental du contenu : de quoi va-t-on parler au juste ? De plus, choisir l'argumentation suppose qu'on accepte aussi l'égalité des interlocuteurs et de leurs chances de discuter des sujets de conversation qui les intéressent. Il ne suffit pas de dire ce que l'on pense ou de certifier une production dans un comité. Il faut la défendre, la justifier, donner les raisons de notre choix (émettre nos « prétentions de validité »). Agir de façon désintéressée dans une visée universaliste suppose qu'on travaille peut-être contre nos intérêts particuliers.

Pour Ferry, il existe deux aspects d'une réflexion éthique aujourd'hui : la question de l'éthique de l'argumentation dans sa dimension d'universalité, et la question du sens du sens dans un univers laïque. Pour Steiner, la question éthique est nécessairement religieuse. Ricœur pense qu'on a confondu responsabilité et imputabilité. On projette vers le futur les conséquences prévisibles dont on assume la charge mais il est des conditions nouvelles de la responsabilité à l'âge technologique, qui dépassent le prévisible. À mon avis, on a tendance à affirmer en philosophie la responsabilité, alors qu'il est de mise de parier sur la conviction quand on parle d'art. Je retirerai de Ricœur cette leçon qu'il n'existe pas, à l'encontre de Weber, d'opposition entre une éthique de la conviction et une éthique de la responsabilité : comment la responsabilité pourrait-elle relever d'une éthique, si elle n'exprime pas une conviction ? Le philosophe pense que l'argumentation d'une « éthique de la responsabilité historiquement située » (des théoriciens critiques) fonctionne comme une instance transcendante intérieure à l'autonomie et que seule l'idée de tradition (inspirée de Gadamer probablement) pourra contrer ses limites. Qu'est-ce que les individus peuvent en fait apporter à la discussion sinon des convictions qu'ils soumettent au jugement de l'autre et qui deviennent alors « bien pesées » ? Faudrait-il faire participer les artistes à une éthique du discours en art plutôt qu'à un jury ?

Les prises de décision actuelles dans le domaine de l'art se font dans des comités d'experts sans relation avec le monde vécu. Il faudrait revoir à sa source le processus éducationnel pour rendre accessibles à la population les subtilités indirectes de la sensibilité et

redéfinir (si ce n'est déjà fait) le rôle de la critique qui doit s'exercer à juger et à médiatiser l'art et le vécu (Habermas). Une vulgarisation de la recherche est aussi nécessaire pour combler le fossé entre art d'experts (public d'initiés) et grand public. Repenser le système des arts selon les principes d'une éthique de la discussion esthétique composée de divers intervenants et qui s'applique à changer le comportement théorique et pratique à l'égard de la vie *variée* de l'art *actuel*, pourrait constituer, à mon avis, un élément de solution. Il va sans dire qu'une telle éthique n'est pensable que dans le cadre de quelques règles déontologiques. Steiner y voit un peu naïvement notre obligation de réponse dans une éthique de la réception. A-t-on besoin qu'une œuvre soit exemplaire aujourd'hui ? Il existe une dimension éthique inhérente aux œuvres (aux vraies ... je laisse aux interlocuteurs d'un éventuel comité d'éthique de suggérer une définition) actuelles et contemporaines : prophétesses, éducatrices, éveilleuses de décisions vitales, miroirs renouvelés de traditions passées. Le geste artistique est en soi déjà révolutionnaire, initiateur, engagé. L'œuvre est une promesse de bonheur, disaient Adorno et Stendhal ; elle est l'un des dévoilements de l'Être, affirmait Heidegger ; elle témoigne de potentialités rationnelles de vérité, postulent Habermas et Wellmer ; elle est mystère et magie, soutient Steiner. De quelque façon qu'on se prête à évaluer l'art, cette dimension éthique ne pourra être soustraite, à condition qu'elle soit *déjà* présente. Il n'y a effectivement pas d'éthique de l'art actuellement et cela ne tient pas seulement à la « matière ».

Revoir le beau

Disons-le carrément : il faut retourner le questionnement vers la notion de *beauté*. N'est-ce pas là encore le critère par excellence, ou à tout le moins *un* critère ? C'est presque indécent de parler d'éthique et d'art (on mêle l'utile à l'inutile). Soyons plus indécent encore : parlons de beauté. Il ne suffit certainement pas d'affirmer que *La beauté sauvera le monde*, mais d'en discuter constituerait une étape. *Discutons* de ce qui ne peut être *disputé* (Kant). À mon avis, c'est cette question qui répond le mieux à la question du sens du sens qu'avait repérée Ferry et que Steiner associe au divin. Toute cette question est compatible avec une éthique de la discussion esthétique. Jadis, la beauté (la beauté calculée) représentait justement l'objectivité et un modèle de

cohérence. Mais aujourd'hui, on manque d'étalons de mesure. Une morale pose un idéal vers quoi retourner. Une éthique pose peut-être une *Idée* sur quoi se mesurer. C'est vrai qu'il n'y a plus consensus sur le beau ni même sur la décision d'en parler. Ayant rejeté comme désormais inopérants les critères platoniciens, « physiques » peut-être, d'harmonie, et après avoir dépassé la « subjectivisation de l'esthétique » opérée par Kant, on n'est pas parvenu à ceux d'une *nouvelle figure* de la beauté. L'interdit plane sur ce mot dans le vocabulaire des spécialistes. Pourtant cette norme est présente dans l'art contemporain ou dans l'art actuel. On en parle délibérément dans des disciplines comme l'architecture. L'éthique dans le domaine de l'œuvre d'art aurait surtout trait à un réinvestissement général (affectif et institutionnel) dans le *désintéressement*. Certes, le laboratoire de l'art contemporain excite la réflexion. C'est l'un des *effets* de la beauté. Reprenons Kant, son art traditionnel et sa tulipe. Le plaisir, c'est de se voir fonctionner. N'ayons plus peur du « plaisir de la simple réflexion ». On a eu du sublime avec le premier Lyotard, le postmoderne et les installations. Revoyons le beau. L'incommensurable sublime hante encore la catégorie contemporaine. Le processus éthique pourrait consister à transférer au texte le sublime de l'objet et à retourner à l'objet la beauté du texte. La dimension éthique inhérente aux œuvres d'art relève-t-elle de la beauté ? Il ne faut pas oublier que la beauté est aussi un jugement (universalité subjective) dans la troisième critique kantienne : savoir reconnaître en commun une œuvre belle.

L'être humain est aujourd'hui confronté à des situations inédites qui déboussolent les sociétés. On devrait parler d'éthique et voilà qu'on parle de beauté. Il faut dire que défendre la beauté fait partie d'une entreprise éthique actuellement. Sujet de conversation *provisoire* permettant le passage à des critères renouvelés ? On n'a qu'à voir l'intérêt suscité par l'éthique environnementale et l'écologie, par le *land art*. Ce ne sont pas non plus les applications technologiques qui ont fait perdre à l'art sa dimension éthique. Au contraire, l'art utilise souvent de façon exemplaire la technologie. La démocratie est, pour Ricœur, le lieu politique où le conflit des interprétations dans le domaine éthique peut se poursuivre dans le respect des différences. De la même façon, l'art contemporain doit accepter le compagnonnage d'autres formes d'art que celles de sa

propre catégorie. Pourquoi ne pas parler de ce qu'elles ont en commun ? Si le geste artistique est nécessairement engagé, il devrait en être de même du geste spectateur et du geste critique. L'approche qui sied le mieux à la situation présente est une approche sociale. Bien sûr, il reste le snobisme et l'autre totalitarisme de ceux qui veulent à tout prix « retourner » au beau. Il est périlleux d'exhorter à un retour au sens comme il est hasardeux d'exhorter à la vie du signe. Tenons-nous-en entre les deux. Cette question de la beauté, qui pourrait sembler anodine au premier abord, cache une question plus large d'objectivité dans l'évaluation de l'œuvre d'art et dans le jugement en général.

Dans l'amalgame « éthique/art », plutôt qu'exclusivement d'esthétique, c'est d'une problématique sociale plus large dont il est question. Elle touche en effet le rôle de la valeur au XXI^e siècle. La pertinence du rôle de l'éthique est reconnue aujourd'hui dans tous les domaines. Devant le problème politique de la « beauté du monde », le terme de beauté devient prétexte. Il est cependant facile de voir que ce thème ne renvoie pas tellement à l'absence de beauté ou de valeur qu'à l'absence d'un questionnement sur la valeur aujourd'hui.

En effet, la suspension du jugement témoigne bien sûr d'une prise de décision. Mais la raison instrumentale venant du siècle des Lumières aura tôt fait de récupérer la valeur elle-même et la raison. Sont-ce nos objets qui ne sont plus beaux, ou sont-ce nos consciences qui ne veulent plus se mettre au diapason de la valeur ? Comment arriver à des consensus éthiques sur la valeur dans les arts actuellement ? Certes, on ne peut retourner au beau comme on ne peut retourner à l'art traditionnel ou à la vertu. Mais on peut revoir le questionnement lui-même dans un projet collectif. L'éthique nous tourne vers l'avenir. Ce questionnement est présent aussi dans l'art contemporain, dans cet art dont on a surtout dit qu'il n'a pas besoin d'être beau, comme on a dit de la philosophie un jour qu'elle n'avait plus besoin d'être sage. Il faudrait faire cette éthique-là, d'abord pour les artistes. Éthique et beauté ne font qu'un ?

SUZANNE FOISY

Professeure de philosophie
Université du Québec à Trois-Rivières

BIBLIOGRAPHIE

- Adorno, T.W., *Modèles critiques*, « Critique de la politique », Payot, 1984.
 Bro, B., *La beauté sauvera le monde*, Cerf, 1990.
 Habermas, J., *Le discours philosophique de la modernité*, (1981), Gallimard, 1985.
 Heidegger, M., *Être et temps*, (1927), « Bibliothèque de philosophie », nrf, Gallimard, 1986.
 Horkheimer, M., *Éclipse de la raison*, (1944), « Critique de la politique », Payot, 1974.
 Jaus, H.R. (herausgegeben von), *Die nicht mehr schönen Künste*, W. Fink Verlag, München, 1968.
 Kant, E., *Critique de la faculté de Juger*, (1790), Philonenko, Vrin, 1988.
 Lenoir, P. (dir. d'un collectif auquel participaient Ricoeur et Ferry), *Le temps de la responsabilité*, Fayard, 1991.
 Lacoue-Labarthe, P., *La fiction du politique*, « Détroits », C. Bourgois, 1987.
 Lyotard, J.-F., *Leçons sur l'Analytique du sublime*, Galilée, 1991.
 Steiner, G., *Réelles présences. Les arts du sens*. Traduction française par M.R. Pauw, « Essais », nrf, Gallimard, 1989.
 Wellmer, A., « Vérité, apparence, réconciliation. Adorno et le sauvetage esthétique de la modernité », dans *Théories esthétiques après Adorno*. Traduction française par R. Rochlitz et C. Bouchindhomme, Actes Sud, 1990.